

AVANT DE QUITTER LA MAISON DE MOLIERE Mme Suzanne Devoyod, sociétaire de la Comédie-Française, nous confie ses souvenirs



Mme Suzanne Devoyod

MIEUX que dans un décor de théâtre, nous avons surpris Mme Suzanne Devoyod « dans son cadre », c'est-à-dire chez elle, dans son hôtel voisin de la place Péreire, dans ce délicieux hôtel rempli de souvenirs.

Et c'était bien cela que nous venions chercher, des souvenirs, à l'approche d'une représentation d'adieu que nous avons été les premiers à annoncer.

Sur le piano, un menu à l'honneur de l'encadrement. C'est le menu d'un dîner offert à la Comédie-Française, à Metz, où elle se rendit après l'Armistice. Il porte des signatures : Clémenceau, Foch, Pétain, Fayoüe...

Le style, c'est l'homme. Mais l'intimité d'une grande et belle maison, les souvenirs dont elle est peuplée, l'attrait de ce qui la décore, bibelots et œuvres d'art, n'est-ce pas aussi la femme, pensions-nous, en attendant Mme Devoyod ?

Elle entra. Et, tout de suite, voulut bien évoquer pour nous les étapes de sa belle carrière de comédienne.

« Je suis bien une enfant de la balle, nous dit-elle. Vous savez que ma mère, Elise Devoyod, fut une tragédienne de la Comédie-Française, de cette chère Comédie-Française où je suis née, je puis le dire, et que je ne vais pas quitter tout à fait, puisqu'à la mélancolie des prochains adieux se mêlera peut-être encore la douceur d'un « au revoir ». C'est, en effet, seulement en septembre que se terminent mes trente ans de Comédie-Française.

« Mais, revenons à mes débuts ! L'on peut être fier du nom qu'on se fait, et non de celui qu'on reçoit. Au sortir du Conservatoire (classe de Got), j'ai travaillé au Théâtre Antoine. C'est là que je fus remarquée par Beauce, qui me réclama pour « La Parisienne ». Vous devinez quelles étaient mes appréhensions devant ce grand rôle !

« Elle y sera très bien, disait Beauce,

Igor STRAVINSKI va composer pour le cinéma

L'illustre musicien nous dit comment il conçoit le style d'une partition destinée à un film

« Demandez-vous à Igor Stravinski s'il a composé un concerto ou un ballet depuis quelques mois, il vous répondra que la « brume », la « pureté » des voyages l'en ont empêché. Car l'incessant passage d'un endroit dans un autre a interdit au génial compositeur tout travail de création.

Rares ont été les séjours d'Igor Stravinski, depuis quelque temps, dans cet appartement de la rue du Faubourg-Saint-Honoré où nous l'avons rencontré le soir de son retour à Paris.

Il y a un an, Stravinski conduisit un orchestre à Buenos-Aires et à Rio de Janeiro. Il y a six mois, il repartit pour le Nouveau Monde. Aux Etats-Unis, chaque ville importante a son orchestre; des rivalités musicales mettent aux prises Etats et Etats. Ainsi Stravinski dirigea les orchestres philharmoniques de New-York et de Cleveland.

Il conduisit l'exécution d'œuvres de Mozart, Weber, Rimski-Korsakow, Bach et les siennes aussi : le Sacre du Printemps, une suite de ballets, ses concertos...

Des concerts de musique de chambre, si nombreux dans un pays où tous se disputaient le maître, remplissaient le temps laissé libre par les grandes manifestations musicales.

En un an, il a contemplé tant de flots divers : ceux de la mer du Nord et ceux de l'Atlantique; les lames immenses de l'océan pénétrant dans le rio de l'Amérique du Sud et les bords toujours agités du Pacifique.

« J'ai écouté trop de tumultes pour composer, nous dit Igor Stravinski.

Le calme du travail

A une année d'éparpillement et de gloire, vont succéder des mois de création et de retraite.

Assis dans son fauteuil, au pied d'une vaste table sur laquelle un peintre du XVIII^e a fixé les traits d'une belle dame, Igor Stravinski nous parle de ses travaux.

Cette maison est si calme. L'aime à y travailler. Je vais me remettre à composer.

Un ballet ?

« Non, plutôt des concertos, de brefs morceaux... »

Le vaste salon a conservé ses boiseries Louis XV. Sur une étagère, une flamme brûle devant une icône.

Mais Igor Stravinski cherchera aussi des retraites plus secrètes, en Suisse, en Italie... Avec quelles œuvres nouvelles en reviendra-t-il ?

Dans une douzaine de mois seulement, il repartira. Il traversera le Pacifique et donnera des concerts en Australie avec son fils, le pianiste.

« Je veux connaître la patrie de l'Oiseau-Lyre, dit-il plaisamment.

La musique conseillère de l'écran

Pendant mon dernier voyage en Amérique, je suis resté plusieurs semaines à Hollywood, nous dit Stravinski. D'importantes firmes de cinéma se sont mises en rapport avec moi...

« On a dit que j'avais signé avec l'une d'elles un accord. Ce n'est point exact. Faire une musique quelconque pour un film quelconque ne me tient guère... »

« Je crois que le moment est venu où la musique doit cesser d'être pour le film un accompagnement. Elle peut, dans certains cas, fournir le thème, souligner le scénario, donner un sens à une œuvre cinématographique et sans doute même l'inspirer.

« Ce serait travailler non contre le cinéma, mais pour le cinéma que de tenter une telle rénovation.

Joséphine BAKER passe son brevet de pilote

Joséphine, dans sa loge des Folies-Bergère, est très excitée... Alice, sa fidèle habilleuse, bougonne entre ses dents : « Elle va se tuer... »

Et voici la nouvelle : Joséphine va passer son brevet de pilote d'avion. Déjà, chaque jour, elle quitte Le Vésinet pour se rendre à l'aérodrome de Guyancourt et fait sa promenade matinale dans un appareil à simple commande car, intrépide et prudente à la fois, dans les airs elle est aussitôt dans son élément : tous les mouvements nécessaires à ses envolés et à ses atterrissages lui venaient comme spontanément, par réflexes... Collibri par le ramage, elle a, comme l'oiseau des Bois, l'instinct de l'air, le sens du vent... Le moniteur Demay, qui a charge de l'instruire, a constaté sa précocité maitrisée. Cette semaine, Joséphine, grande vedette de music-hall, passera son brevet premier degré.



Joséphine Baker prend sa leçon de pilotage avec Demay

L'aristocratie anglaise est venue se reposer des fêtes du Couronnement sur une plage française

Sans doute les trois jours fériés de la Pentecôte ont amené sur nos plages un afflux de touristes. Mais il est un coin où les voyageurs ont dû rebrousser chemin, tant les positions étaient déjà occupées. C'est au Touquet.

Deux jours avant le pont de la Pentecôte, le Westminster aux pierres roses, l'Hermitage aux pierres blanches, le Grand Hôtel étaient pleins à craquer. Assez singulier en cette saison, car, enfin, malgré le renom de la station « franco-anglaise », ses hôtels n'ont pas l'habitude d'être pleins dès le mois de mai ! Evidemment, mais c'était Mayfair qui était descendu au Touquet, non pour célébrer les fêtes de la Pentecôte, mais pour se délasser de celles du Couronnement.

En Angleterre, les moindres prairies sont encore imprégnées du Couronnement. On ne parle que de cela. L'aristocratie anglaise a voulu se détendre un peu, oublier les lourds vêtements de cérémonie pour le smoking léger, qui, pour un Anglais, s'enfile comme un veston d'intérieur. Ils sont venus au Touquet un peu plus tôt qu'à l'habitude, voilà tout. Et, faute de place, les Français ont dû battre en retraite.

Ce « week end au Touquet » m'a donc rappelé les plus beaux week ends de la saison. La grande forêt secouait ses cheveux « embaumés » des senteurs des pins, les chevaux filaient dans les halliers. Au Casino, le soir, les mains brunes par le soleil de la piscine jetaient les plaques comme au mois d'août.

Et cependant... ils n'oubliaient pas les fêtes de la « Coronation », car, au bout d'un quart d'heure, à chacune des petites tables, on ne parlait que de cela. C'était plus fort qu'eux. Par contre, avec une louable discrétion, on ne parlait pas du duc de Windsor — ni de Mrs Simpson. Mais chacun y pensait. Curieux.

Seul un barman m'a demandé : Pensez-vous que le duc reviendra, monsieur ?

J'ai hoché la tête, ce qui ne me compromettrait pas...

Et maintenant les ducs, les lords et les colonels s'en retournent par le champ d'aviation du Touquet ou par Boulogne. Au revoir ! A bientôt ! — SAINT-YVES.

Dans le village construit par Marcel Pagnol pour « Regain »



Dans la campagne marseillaise, Arsule et le rémouleur (Orane Demazis et Fernandel), personnages de Giono que Marcel Pagnol fait revivre à l'écran dans « Regain »

UN film-annonce de 600 mètres, composé pour servir de préface à « Regain », sera prochainement visible à Paris.

Il a pour auteurs les hommes qui ont accompli, si paradoxal que cela puisse paraître, l'œuvre du temps, ce travail patient et ténace qui fait les ruines, tremblantes et tisse autour d'elles un linceul plein de fleurs et de nids.

L'opérateur Roger Ledru a réalisé sans le secours de personne ce documentaire, unique, de l'accouchement d'un village mort-né. Il a réussi on ne peut mieux ce reportage d'une entreprise exceptionnelle et qui a créé entre ceux qui l'ont menée à bon fin des liens indestructibles. Ils peuvent se dire du même village, ce village qu'ils ont construit d'un même cœur, avec la foi qu'on admirait chez les ouvriers du moyen âge. Leur cathédrale, c'est une petite chapelle où, bien que l'encens n'ait jamais brûlé, ni les cierges, on respire ou l'on croit respirer l'odeur des cierges et de l'encens. C'est assez impressionnant et des mains pieuses ont déposé des bouquets aux pieds de la vierge de plâtre qui sourit près du Christ sans bras, à l'expression de souffrance indicible, prêtée par le curé d'Aubagne.

« Si les Américains avaient fait ça — ai-je entendu dire — on le saurait ! »

Il faut que l'on sache — et l'on saura — comment le village Pagnol — on ne le désigne pas autrement — est né de la volonté d'une poignée d'hommes obéissant joyeusement à leur animateur, parce que Pagnol a fait du cinéma un instrument de la joie humaine.

Ledru a voyagé partout avec sa caméra. De dis voyages, car il a emprunté différents modes de transport, comme le téléphérique et l'avion.

« Je comptais bien rapporter des prises de vues intéressantes, mais à deux reprises j'eus le ciel contre moi, un ciel bas et sombre. Et on ne m'a pas permis de recommencer.



Une magnifique expression de Marguerite Moreno dans le rôle de la Mammèche

Le film du village

La petite salle de projection des studios de Marcel Pagnol à Marseille. Dans l'obscurité, je devine Ledru et, près de lui, Suzanne de Troeye à qui incombe l'opération, délicate entre toutes, du montage.

L'écran ouvre une fenêtre sur une vision infernale : une solaxante d'hommes, attelés à des cordes, tirent de toutes leurs forces...

« Le camion du son pesait cinq tonnes et, pour le monter jusqu'à la plate-forme préparée par les terrassiers, nous avons souffert une pleine journée, dit Ledru. Les charges répétées du vent lancé au grand galop nous traversaient, de gros nuages crevaient sur nous qui, trempés de pluie et de sueur, ne sentions rien.

Des mines explosent. Le montage s'ouvre. Des pins foudroyés glissent le long des pentes. Pagnol est ce bûcheron dont la cognée fend l'air. La nature violée se soumet : petit à petit, l'Éperon de Saint-Esprit se transforme et, sur son front orgueilleux, les ruines d'Aubignane posent une couronne dont le motif central est une chapelle que Marius, le maçon, élève sous nos yeux, sans niveau, sans fil à plomb, au bord de l'abîme profond de deux cents mètres.

En décrivant Aubignane, Giono pensait à Rodortiers, près de Manosque. Mais nul n'oserait se risquer entre des pans de murs demeurés debout par miracle. Rien de semblable n'est à craindre dans le village élevé sous la direction de Pagnol et à la maison qui respire » a brisé les attaques d'un hiver particulièrement rude.

Ledru a suivi la voiture de ravitaillement : le cuisinier de la compagnie et son aide font les achats, et quand le camion des films Marcel Pagnol regagne la ferme d'Angèle, c'est avec l'allure majestueuse d'un navire lourdement chargé.

Voilà le déjeuner qui rassemble tous les ouvriers autour de la longue table au bout de laquelle se tient Pagnol. Pagnol observe. Pagnol s'amuse. Il est, comme il dit lui-même, « tout joyeux ». Avant que le repas ne s'achève, il a disparu. On sait qu'il travaille.

Excursion à Aubignane

Des journaux de Marseille ont publié cette annonce : « Vous ne savez pas où passer le dimanche ? Allez à Aubignane, le village construit par Marcel Pagnol pour y tourner « Regain », d'après le roman de Jean Giono. Les touristes sont venus par mil-

Claude Spaak fait à Paris ses débuts d'auteur dramatique

« L'Auberge des apparences », c'est l'auberge du Veau d'Or, une auberge dans laquelle on se réveille et où les personnages ont plus de vie, plus de sens — dans les deux « sens » du terme, si j'ose dire — que dans la vie réelle...

Loin de nous l'idée de résumer cette pièce que nous avons pu lire dans une édition à tirage limité, parue en Belgique.

Disons seulement que beaucoup — Charles Dullin de la tête — considèrent Claude Spaak comme un très grand auteur dramatique. On prétend même que le metteur en scène de l'Atelier songerait à monter, la saison prochaine, une autre pièce de l'auteur de « L'Auberge des apparences » : « Dans un pays sans grâce... »

Ainsi MM. Marcel Herrent et Jean Marchat effectuent jeudi, à la Comédie des Champs-Élysées, la rentrée de leur compagnie : Le Baladeur de Paris, par la présentation d'un nouvel auteur : M. Claude Spaak, frère du ministre des Affaires étrangères de Belgique, qui viendra à Paris assister à la première.

Au moment où le « Rideau » reprend son essor, est-il besoin de rappeler les belles soirées du Rideau depuis 1929 : « Le Retour de l'Enfant prodige », d'André Gide ; « Le Souper interrompu », de P.-J. Toulet ; « L'Auberge de la Poste », de Goldoni ; « La Sonate des Spectres », de Strindberg ; « Le Coup de Trafalgar », de Roger Vitrac. — A. P.

SUCCÈS de films français aux Etats-Unis

Après une longue discussion avec la Censure de l'Etat de New-York, le film Knock a pu être enfin présenté au Cinéma de Paris, sur la 5^e Avenue, où il passe avec un grand succès depuis le 30 avril. La critique new-yorkaise loue unanimement l'œuvre désormais classée et l'interprétation de Louis Jouvet.

Par ailleurs, La Maternelle connaît un succès vraiment inépuisable outre-Atlantique, où il est projeté dans de très nombreux centres de province. Le beau film de Jean Benoit-Lévy vient même, après plus de 40 semaines dans différentes salles de New-York, de connaître une reprise inattendue, avec sous-titres espagnols, au Belasco Theatre, salle consacrée aux films de langue espagnole.

M. J. S. Tapernoux enregistre, d'autre part, de très nombreuses locations, dans les « Théâtres d'Art », Universités et Centres de culture française pour d'autres films, parmi lesquels : Le Croisé de la Jeune, épopée moderne et pacifique qui a connu un accueil particulièrement enthousiaste et aussi Merlusse et Le Gendre de M. Poirier, de Marcel Pagnol. Tous, de Jean Renoir, Prenez garde à la Peinture, d'Henri Chomette, Une Soirée à la Comédie-Française, du regretté Léonce Perret, et de nombreux documentaires et grands films français. Pour la saison prochaine, un nouvel effort sera fait par la French Motion Pictures C^o et son correspondant de Paris, la « France-Amérique Films », qui prépare dès maintenant un brillant programme de distribution française.

Le kidnapping à Hollywood

Des lettres inquiétantes auraient été reçues par Miss Anna May Wong ainsi que par Mme David Selznick, la tenue au grand producteur d'Hollywood.

Le père d'Anna May Wong est sous la menace perpétuelle d'être défiguré si la vedette ne paye pas 4.000 livres pour financer un film biblique dont Mme Aimée Mc Pherson serait la vedette.

Mme Selznick est également prévenue de payer 4.000 livres si elle veut préserver son père et son fils de tout mal.

Un autre habitant d'Hollywood, le Dr E.-J. Foote est prié de réunir 8.000 livres et de les garder jusqu'à nouvelles instructions. Il est menacé de mort s'il enfreint les directives.

De son côté, Mme Mc Pherson aurait reçu, elle aussi, des lettres semblables... et serait surveillée.

Les ballets de Paris

Les « Ballets de Paris », qui réunissent les noms de Gabriel Pierré, Darius Milhaud, Maurice Yvain, Maurice Jaubert, Konstantinoff, Henri Tomasi pour la musique ; Robert Desnos, Simon Gallillon, René Bizet, Jean Baret, Eric Furel et Salvador Schiffré pour les livrets ; Toni Gregorzy, Weitchek, Tcherkas pour la chorégraphie, sont en répétition depuis plus d'un mois.

C'est M. Paul Colin qui les a créés et qui en règle la mise en scène générale. On les verra d'ici peu dans le Théâtre 1037, construit à l'intérieur du Palais des Arts féminins. Cours Albert-I^{er}, à la fin du mois de mai.

« Visages d'Orient »



Nous verrons prochainement à Paris « Visages d'Orient », film américain tiré du célèbre roman « The good Earth », qui retrace l'épopée du paysan chinois. On voit sur cette belle photographie Luise Rainer et Paul Muni sous un impressionnant maquillage les transformant en Asiatiques

Lucien Rozenberg déclare qu'il est prêt à reprendre la direction du Th. Sarah-Bernhardt

Le Théâtre Sarah-Bernhardt va-t-il retrouver ses portes pour l'Exposition ?

Ne va-t-on pas tout tenter pour que cette salle — une des plus importantes de notre capitale — soit rendue à l'activité parisienne ?

Le conseil municipal vient d'être saisi d'une lettre de M. Lucien Rozenberg qui contient et un rapide résumé du passé et mes offres pour l'avenir.

Le rappel du passé est assez émouvant :

« Au cours de notre direction, les Frères Isola et moi, nous avons versé à la Ville de Paris 3.500.000 francs de loyers des millions de droit des pauvres et de taxes, des millions de droit d'auteur, des millions de salaires, sans compter toutes les autres dépenses afférentes à une exploitation aussi complexe que celle du Théâtre Sarah-Bernhardt. »

« Et voici une proposition ferme :

« En ce qui me concerne personnellement, étant toujours cotitulaire du bail et propriétaire du matériel, des décors et des costumes, je suis prêt, si la Ville m'accorde les mêmes facilités et les mêmes avantages qu'aux « Comédiens de Paris », à tenter à nouveau l'expérience et à consacrer mon temps, mon travail et mes efforts à cette œuvre de relèvement d'un des plus beaux théâtres de notre capitale, et à le rendre dignes de son titre, de son glorieux passé et de la Ville de Paris. »

Imprimerie de l'INTRANSIGEANT
103, rue de Valenciennes, Paris. R. C. Seine 272857
L'imprimeur-gérant : R. DESBROUX
58^e ANNEE N° 51.0